

## L'arrivée a Oran, algérie

Dès le matin on commença à débarquer, il y avait là a terre beaucoup de prolonges des équipages du train sur les quelles furent charger les bagages, puis les femmes et les enfants, les hommes suivèrent a pieds.

Nous fimes ainsi route pour la ville distante de quelques kilomètres.

Cette route en demi cercle longe les bords de la mer elle est pour ainsi dire taillé a pic dans une haute montagne qui domine la mer et la ville.

Cette montagne est plutôt composé de roche. Il en sort des eaux chaudes.

Bientôt nous arrivames dans la ville, on nous conduisit a la casba, sorte de caravansérail de fort de caserne.

Là abrité sous une sorte de longue galerie a arcades où il faisait jour dans l'intérieur où il fut etaler dans la longueur une épaisse couche de paille fraîche, on nous dit de prendre possession de l'emplacement militairement : chacun s'y installe très commodement, cela provisoirement, en attendant le transfert définitif : les bagages y furent déposés là. Nous fumes nourrit militairement, la soupe et le bœuf deux fois par jour, café le matin, la boule de son pour deux jours, pain blanc avec la soupe.

Malgré la saison avancé, il faisait un temps magnifique, très chaud dans la journée, mais aussi très frais dans la nuit. Il fallait se couvrir ce que nous fimes avec des couvertures de soldat qui nous furent distribués.

On dormaient très bien ainsi en plein air la paille étant épaisse, d'ailleurs on s'y habituaient.

Cela valait mieux que le pont du navire. N'ayant absolument rien a faire, on en profitait pour se promener dans la ville ou aux alentours.<sup>1</sup>

A cette époque la ville d'oran se réduisait a peu de chose ayant peu d'ampleur, et qui n'avait rien de comparable avec celle d'aujourd'hui : elle s'est beaucoup agrandie, embellie.

Comme alger, oran est batie en amphithéâtre en partant des bords de la mer pour s'étendre toujours vers la campagne environnante.

Pour sortir de la ville, il fallait toujours monter des rues assez rapides.<sup>2</sup>

Étant entourée de murailles défensives, étant plutôt militaire, il y avaient des portes garder par de forts piquets de soldats, soit des Zouaves, des lignards, ou des chasseurs d'afrique.

La nuit les grandes portes se fermaient ne laissant de passages que par une petite porte batarde pour les piétons.

Nuit et jour aucunes troupe quelconque ne pouvaient pénétrer dans la ville sans être arreter a distance par une sentinelle veillant au dehors, puis reconnu par un sous officier et avoir donné le mot d'ordre.

---

<sup>1</sup> En fait les hommes furent occupés par des travaux de terrassement en ville : le commandement militaire n'était pas stupide. Gustave parle pour les femmes et les enfants.

<sup>2</sup> Dans le sens d'*escarpées*.

Oran a cette époque était peuplée en partie de juifs arabes en costume national, peu d'arabes et beaucoup d'espagnols.

Tous ces éléments y dominaient les français étaient en minorité. La majorité du commerce s'y faisait, s'y pratiquait par les juifs et espagnols.

Nous ne vîmes aucun monument remarquable. Toute cette contrée ainsi que les autres furent dans les temps reculés conquises par les phalanges des guerriers Romains. On peut voir encore aujourd'hui des ruines de leurs séjours, de leurs habitations.

Plus tard, étant soldat, je fus employé comme bien d'autres à travailler à déblayer de ces ruines romaines. Certaines étaient enfouies profondément par suite de violents tremblements de terres, qui furent fréquents.<sup>3</sup>

Vers le couchant, la ville est dominée par une haute montagne au faite de laquelle est bâtie un fort, le quel domine et la ville, la terre, et la mer à perte de vue.

Ce fort porte de nom de Santa-Creuz, nom espagnol. Peut-être fût-il d'abord construit par les romains, puis restauré par les Espagnols après que les romains eurent évacués la province ayant été massacrés par les arabes.<sup>4</sup>

Les Espagnols aussi furent chassés de la ville, les français en ayant pris possession.<sup>5</sup> Plus tard on remit ce fort en bon état de défense. Il existe d'autres forts élevés, puis des batteries basses. Cette ville d'Oran semble assez formidablement défendue.

Hors la ville sur un plateau, il existe encore je crois un village arabe. Arabe si l'on veut, c'est plutôt un village peuplé.

À cette époque ce village était assez misérable, des maisons basses à terrasses, peu, mais plutôt des tentes et des gourbis. Ces gens exerçaient toutes sortes de métiers bizarres.

Pendant ces quelques jours de stationnement en ville ou nous commençâmes à nous ennuyer, l'autorité militaire faisait préparer ou acheter l'emplacement qui nous était destinée là-bas au loin, pour nous recevoir définitivement, et où fut créée la colonie actuelle qui aujourd'hui est brillante et prospère.

Peu de personnes peuvent en donner la description, car peu existent de ceux-là. Il y a de cela 58 ans écoulés du jour où j'écrivis ces lignes.

Dans ce même temps aussi on préparait le convoi qui devait nous transporter tous, bagages compris, et certes ce n'étaient pas peu de chose. Notre convoi comprenait l'installation de six villages ou colonies, composée en moyenne de 80 familles, qui une fois arrivées sur les lieux devaient être constamment entretenues de tout le nécessaire urgent du moment.

---

<sup>3</sup> L'Oranie est une zone instable du point de vue tectonique, à cause du chevauchement des plaques africaine et européenne, d'où des tremblements de terre fréquents et des changements de niveau visibles dans certains sites historiques (comme le port de Mostaganem ou l'aqueduc de Relizane).

<sup>4</sup> Le fort ne fut pas construit par les Romains, mais par les Espagnols, au cours de leur première occupation de l'Oranie à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. L'évacuation du Maghreb par les Romains au IV<sup>e</sup> siècle ne se passa pas de façon aussi simple ni aussi sanglante que le suppose Gustave, influencé sans doute par la peur latente des colons de 1848.

<sup>5</sup> Pas exactement. La deuxième occupation espagnole de l'Oranie se termina à la suite du grand tremblement de terre de 1790, qui détruisit les défenses de la ville. Les Français en ayant pris possession à la suite de l'invasion de 1830, beaucoup d'Espagnols y revinrent, mais de leur propre gré. (Cf. *Fleurus en Oranie*, p.146)

Et allant toujours en progressant puisque pendant trois ans l'autorité militaire à laquelle nous étions soumis nous devaient la protection armée, les vivres, les vêtements, l'aide agricole, le cheptel, les instruments, semences, etc. – c'est-à-dire aides et protections quelconques – construction des maisons d'habitations et chemins. Il était donc urgent de ne pas agir à la légère avec tant d'existences sans défense, sans ressources, n'ayant aucune connaissance du ce pays quelque peu sauvage et inculte.

Certes on aurait pu faire mieux sous plusieurs rapports. Tel d'abord de prendre des précautions sanitaires préventives. La question de l'eau laissa aussi beaucoup à désirée. On aurait pu aussi retarder l'arrivée des colons jusqu'à ce que tout fut bien prêt à les recevoir, dans les meilleures conditions possibles, mais non.<sup>6</sup> D'ailleurs ce n'est pas dans nos habitudes et à part les baraquements qui étaient prêts, tout juste, il fallut tout inventer. Aussi on peut se vanter d'avoir créé une colonie improviser de toute pièce, et d'en avoir subie tous les déboires, les privations de toutes sortes, etc.

---

<sup>6</sup> Les conditions politiques à Paris ne le permettaient pas. L'objet du décret du 19 septembre était de délester de toute urgence la capitale de 18.000 personnes dont la majorité était en chômage ou en passe de le devenir. Cf *Fleurus en Oranie*, p.45.